

Avant-Propos

Vision du monde particulièrement étriquée, et espace restreint des solidarités primaires, l'ethnie, du point de vue des comportements de ses membres, se caractérise essentiellement par le misonéisme : rejet de la différence, intolérance xénophobe, peur du mélange, synonyme de pollution et de souillure de toutes sortes. Cette peur du mélange est cause que, sauf aux limites de leurs territoires et à leurs frontières communes où d'inévitables interactions entre de si proches voisins créent, à terme, des espaces-monde forcément multiculturels, entretenant des relations de soupçon et de méfiance réciproques depuis des temps très anciens, les ethnies communiquent mal. L'image et le regard qu'elles ont les unes des autres viennent de si loin que l'intermède colonial n'étant pas parvenu à les modifier, même en créant des agglomérations dont l'étroitesse de l'espace contraint pourtant à la cohabitation, rien à faire. Du haut des murs de leurs cultures, en permanence, les communautés s'épient et se défient.

C'est que, monde clos, l'ethnie est, par nature, quête permanente du sein maternel, recherche anxieuse d'intégrité, d'intimité et de sécurité affective qui pousse naturellement ses membres au repli de soi sur soi ; la conséquence étant la phobie de l'autre perçu comme une menace potentielle. L'ethnie sur ces bases opère une division dichotomique du monde entre les bons (nous) et les méchants (les autres) qu'il faut, pour notre survie, fuir ou combattre. Face à la différence inquiétante, l'ethnie ne raisonne pas. On le voit bien à la façon dont les groupes

ethniques sont implantés sur l'espace urbain colonial : par affinités culturelles ou psychologiques ; les groupes qui en ont le moins entre eux s'installant de préférence aux antipodes des uns des autres, séparés, à défaut d'europeens, par des groupes de posture idéologique plutôt neutre vis-à-vis de ces extrêmes. D'une telle distribution géographique des communautés, Brazzaville est le modèle parfait.

L'Évangile qui a au centre de son projet la destruction positive des solidarités mécaniques et le décloisonnement de l'espace des solidarités primaires par l'éducation du regard et des sensibilités, l'Évangile en contexte ethnique n'a pas la tâche facile. Parce que, sociétés engoncées dans la carapace dure des traditions et des mythes, les ethnies sont hostiles ou indifférentes, longtemps, à tout apport étranger qui arrive avec la prétention d'apporter des changements à l'ordre ancien. Elles n'intègrent cet apport étranger qu'après s'être donné le temps de l'observer et de s'habituer à lui, jusqu'à ce qu'il cesse d'être perçu comme un agent potentiel de désordre.

Dans ces conditions, pour que les valeurs que propose l'Évangile influencent la culture de la société où il est annoncé, ces valeurs y devenant des valeurs additives, ou même simplement des valeurs substitutives (les valeurs locales disparaissent au profit de celles de l'Évangile ou coexistent avec elles) deux conditions, au moins, sont nécessaires : la première, une pédagogie intelligente et éclairée. La deuxième, une durée suffisante d'inculcation de ces valeurs qui permette leur intériorisation et leur socialisation.

A l'observation d'un certain nombre de comportements sociaux et d'attitudes peu évangéliques des chrétiens de deux pays d'Afrique à populations majoritairement chrétiennes, il apparaît, à l'évidence, qu'à l'enseignement chrétien dans ces pays, il aura manqué, pour que la religion chrétienne y devienne un marqueur d'identité collective efficace, une méthode intelligente d'inculcation

des préceptes évangéliques, et le temps, forcément long, de leur intériorisation. Tout laisse penser qu'en démissionnant de leur devoir dans la majorité, les chrétiens du Rwanda et du Congo-Brazzaville (car c'est d'eux qu'il s'agit dans ce petit livre) n'avaient pas encore compris et accepté, si ce n'est du bout des lèvres, l'Évangile dans toute la rigueur de ses exigences. Encore que, même dans les pays de vieille chrétienté, tel l'occident, les choses n'aillent pas toujours de soi.

Ces pays ont cependant sur les pays d'évangélisation récente l'immense avantage d'avoir été, pendant près de deux millénaires pour beaucoup d'entre eux, éduqués dans la foi chrétienne. L'humanisme chrétien devait forcément marquer en profondeur la culture de ces pays. Que tous n'y soient pas devenus des saints par rapport au reste du monde, ni même simplement croyants, c'est un fait, et on en est bien loin. Mais il est remarquable, et c'est la marque distinctive de l'occident, au milieu des pires turpitudes, la conscience en son foyer ne dort jamais. Il est clair que sans ce long temps de l'annonce de l'Évangile, cette conscience ne se serait pas hissée à ce beau niveau. De sorte que, auraient-ils mieux compris et accepté l'Évangile, pour que ses valeurs pussent innover leur culture et transformer leurs mentalités, il eut encore fallu à nos Rwandais et à nos Congolais le temps, forcément long, de l'appropriation des valeurs locales par ces valeurs de l'Évangile, et vice versa. Le temps long de l'affrontement de l'**Ancien** et du **Nouveau** et de leur évolution dialectique.

Il n'est donc pas étonnant qu'après plus d'un siècle d'évangélisation, (c'est insuffisant) la culture de ces pays persiste à opposer au changement que l'idéologie chrétienne lui propose, cette belle résistance. On ne peut, certes, pas nier une certaine évolution positive de la conscience et des mentalités collectives, au Rwanda et au Congo. Cependant, sur l'essentiel, la culture n'a cédé que

très peu de terrain. Les valeurs dominantes demeurent ; souvent revivifiées par la grave crise sociale et politique que traversent ces pays depuis leurs indépendances, exacerbant les tensions identitaires qui mettent à mal la foi de biens des chrétiens.

L'évolution formelle d'une pratique religieuse en constants progrès tout aussi formels peut, certes, donner l'illusion d'une transformation en profondeur des mentalités collectives : cet afflux des vocations religieuses, cette impressionnante ferveur des fidèles. En réalité, ces mentalités collectives se révèlent, à l'observation, toujours bien en prise avec la culture locale, sur certaines de ses pratiques en total désaccord avec l'Évangile. L'enseignement chrétien a du mal à décaper la carapace de cette culture. Après plus d'un siècle de siège et d'attaque frontale, ses fondements ont à peine bougé.

C'est que, sans être des hypostases, les cultures qui sont des phénomènes sociaux complexes sont lentes à se former, lentes aussi à mourir. Dans ces conditions, introduit chez ces Bantu depuis un siècle à peine, malgré l'adhésion massive des populations, le christianisme avait besoin d'une durée plus longue pour influencer en profondeur les cultures de ces peuples, et devenir une véritable dynamique de transformation de leurs mentalités. Ce ne sont donc pas ces quelques générations d'inculcation (d'ailleurs maladroite) des valeurs d'une idéologie exigeante qui auraient fait du Rwanda et du Congo-Brazzaville des pays vraiment chrétiens, caractérisés, même si le parcours est en dents de scie, (scandé par des avancées et des reculs) caractérisés, par ce que **Malraux** appelle, d'une belle formule, la « volonté de conscience », face aux problèmes de la vie et de la société.

Sauf chez l'élite (encore ne faut-il pas trop s'avancer, puisque le clergé qui, de soi, en fait partie, n'a pas eu de comportements tellement différents de ceux du petit peuple pendant les guerres du Rwanda, et du Congo-

Brazzaville), s'attendre, au terme de quelques générations d'évangélisation, à une christianisation en profondeur des mentalités de ces pays, synonyme d'humanisation des liens intercommunautaires (c'est l'objet principal d'examen et d'analyse de ce petit livre), est un leurre et une utopie.

En attendant, toujours soumis aux pressions de leurs cultures, à l'exemple de ces personnages de « Le Pauvre Christ de Bomba » de Mongo Beti, les baptisés s'arrangent comme ils peuvent avec leur conscience à moitié christianisée. En cachette, mais sans débat de conscience ni remords, le plus naturellement du monde, ils continuent de suivre celles de leurs coutumes pourtant condamnées par leur nouvelle foi, qu'ils ne renient cependant pas ; la servant, bien au contraire, avec une ferveur vraiment touchante. Ne nous étonnons donc pas si, face à des situations qui doivent interpeler la conscience chrétienne, et en principe toute conscience libérée et autonome, nos chrétiens adoptent des comportements et des attitudes relevant de logiques que l'Évangile condamne. Entre l'**Ancien** et le **Nouveau** dont les rapports sont agonistiques et d'opposition depuis l'annonce de l'Évangile, l'Ancien, pour un bon moment, reste le plus fort.

C'est que le baptême, s'il nous lave du péché originel, ne fait pas de nous, automatiquement, des héros de la pratique morale, des saints ; des hommes et des femmes dont les actes sont, en tout point, conformes à la loi morale. Il nous propose seulement un idéal d'excellence et de vie vertueuse. Une ascension ; longue à gravir à l'échelle de tout un peuple, à travers d'âpres négociations avec son héritage culturel.

C'est à décroiser les ethnies, à libérer l'individu de l'idolâtrie de la loi et de la tradition que l'Évangile engage les chrétiens d'Afrique (et d'ailleurs) appelés à vivre, dans un cadre social nouveau, l'idéal de fraternité citoyenne enfoui dans la conscience de chaque humain : « On aura

pour ennemis, dit l'Évangile, les gens de sa propre famille » Math 10, 34-36. « Pourquoi, demandent les Juifs au Christ, tes disciples transgressent-ils les traditions des Anciens ? » Math 15, 2. Mais dans l'Afrique des ethnies, l'élargissement du cercle de parenté au-delà du lien de sang et la refondation subséquente du fonds ethnique, grâce à l'intervention des valeurs de l'Évangile enfin socialisées et intériorisées, seront lents et progressifs.

Les rapports soupçonneux et xénophobes liant nos ethnies sont si anciens et comportent une telle charge affective que, même avec la meilleure volonté du monde, beaucoup de temps est nécessaire pour les civiliser. On peut cependant penser que de meilleures méthodes d'évangélisation, plus attentives aux désirs et aux préoccupations des populations (dans la majorité des cas, celles-ci attendent de la religion chrétienne moins une union vivante à Dieu que la libération de leurs misères : pauvreté, sorcellerie etc... une religion utilitariste donc) peuvent accélérer le processus d'intériorisation et de socialisation des valeurs de l'Évangile, et tout en restant dans la longue durée, raccourcir par rapport à cette question des relations humaines et des problèmes que la différence pose à l'homme, les délais de maturation des communautés chrétiennes d'Afrique dont, certainement, l'influence sur les « païens » ne serait pas petite.

Melun août, 2006

I

L'illusion des chiffres

La dure réalité

La participation, depuis prouvée, d'hommes d'Eglise (peu importe le niveau de la hiérarchie) au génocide du Rwanda, ou même seulement le caractère ambigu de l'attitude de l'Eglise de ce pays, tout le temps que dura l'holocauste, les prises de position partisans d'un certain nombre de prêtres de l'Eglise du Congo-brazzaville, pendant les affrontements meurtriers qui opposèrent, de 1992 à 1994, les populations du Pool méridional aux ressortissants des Régions du Niari et de la Bouenza (il eut les ultras des pays du Niari-Bouenza et du Pool), le silence de cette même Eglise du Congo pendant la guerre ethnico-civile de 1997, et déjà pendant la précédente, posent le problème de la perception, en milieu Chrétien africain, de ces violences interethniques, et plus généralement, celui de la maturité de la foi, du niveau d'enracinement de l'Evangile dans les communautés d'Afrique où les statistiques nous révèlent l'importance numérique des chrétiens.

En tout cas, au Rwanda et au Congo-Brazzaville, les chrétiens ont été très loin de jouer le rôle qu'on attendait d'eux, ils l'ont joué, mais en l'inversant. Au lieu de l'assistance du bon samaritain, c'est à la main impitoyable du bourreau qu'ont eu droit ceux qui étaient en posture difficile. Hutu parmi les Tutsis, ou inversement. Ngala parmi les Koongo, ou inversement. Tchêks parmi les Ni-boleks, ou inversement. Lors de ces affrontements interethniques, même chez les chrétiens, le réflexe « ethnique » a été plus prompt que le réflexe de sagesse

chrétienne submergée et étouffée par la haine de l'autre de l'autre ethnie. L'autre coupable d'être différent de soi. Pour ces chrétiens qui ont pris part à ces violences identitaires, le lien de fraternité qui les attache aux chrétiens des autres ethnies par la communion à une même foi, s'est soudain évaporé. L'autorité des valeurs de leurs groupes d'appartenance pesait plus que celle des valeurs chrétiennes au nom desquelles ils auraient dû se battre pour que de telles guerres n'aient jamais lieu.

Mesuré à l'aune des exigences évangéliques, le scandale n'est pas petit. La consigne de l'Évangile est en effet, sans équivoque : **vos estis sal terrae Et si sal euanerit, in quo salietur** ? Vous êtes le sel de la terre. Et si le sel perd sa saveur... (Mathieu, 5,13). Dans le prolongement de cette belle métaphore, celle des Pères de l'Église Primitive qui demandaient aux Chrétiens d'être « l'âme du monde ». Dans le discours sur les Béatitudes, l'Évangile martèle : « bien heureux ceux qui aiment la justice, bienheureux les artisans de la paix ». La mission a de quoi exalter, mais elle est difficile, et face à l'épreuve, sans préparation, la ferveur religieuse ne suffit pas, et la piété extérieure. Il faut encore la vertu de courage qui ne nous vient que d'une longue pratique. On pense à l'Église des temps barbares à des heures particulièrement graves : dans la déroute de l'autorité civile romaine en fuite, coiffés de la mitre, et crosse en main, graves dans l'orage, les évêques tenant tête à Alaric et à Atila impressionnés et arrêtés net par tant d'audace héroïque, et pour finir, reculant. Justement, c'est à son audace devant l'adversité et l'épreuve, morale ou physique, qu'on reconnaît la solidité des convictions d'un chrétien.

Le courage de la foi eut raison de la violence des molosses lâchés sur l'occident. Mais militante, certes, cette foi là avait d'abord derrière elle une tradition déjà longue. Sa force venait de la solidité des convictions enracinées dans de longs siècles d'expérience de l'épreuve. Elle dé-

couragea les persécuteurs de la foi. C'est également à leur comportement devant l'épreuve qu'on jugera de la maturité des Eglises chrétiennes d'Afrique. Que l'épreuve s'appelle ici persécution ou violence identitaire ; pression des traditions et des valeurs en désaccord avec l'Évangile.

Au Rwanda et au Congo, passées les années d'hésitation, et même de résistance, la mobilisation autour du bel idéal évangélique est impressionnante. Elle met en évidence le fonds profondément religieux de l'âme bantoue ; on eut dit qu'elle rencontrait dans le Christianisme le meilleur moyen et la meilleure forme d'expression de son insatiable besoin de religion.

Les statistiques parlent : au Rwanda 90 % de la population sont baptisés ; et au Congo-Brazzaville qui suit de près le Rwanda, plus de 70 % de la population sont allés aux fonts baptismaux. Et dans leur mouvance, grâce aux Eglises du Réveil, la presque totalité des non-baptisés. L'Église, cependant, eut tort de s'en réjouir sans réserves, aussi longtemps que l'épreuve n'avait pas encore testé la solidité de l'adhésion à une foi que, il est vrai, ces statistiques révèlent massive. En effet, non seulement les communautés chrétiennes de ces deux pays n'ont rien tenté pour juguler la crise politique surgie d'un désaccord entre des groupes ethniques antagonistes, mais encore, un grand nombre de leurs membres ont pris part au massacre. Le différend politique n'étant, en fait, pour les belligérants qu'un prétexte pour se régler de vieux comptes. Nos chrétiens n'étaient pas encore assez chrétiens pour se réclamer d'autres solidarités et d'un autre pôle d'identification dont la reconnaissance eût peut être neutralisé la violence née de la volonté de sauvegarde des liens sociaux primaires que, justement, l'Évangile a mission de dépasser, ou plus exactement de transformer.

Surgit alors la question : Jusqu'où tant de baptisés du Rwanda et du Congo sont-ils Chrétiens, eux dont le nom-

bre sans cesse croissant a fait espérer à l'Eglise d'occident que l'Afrique allait, un jour prochain, voler au secours de l'occident en voie de retour rapide au paganisme ? Il convient, d'abord, de rappeler ce que signifie être Chrétien, car, être baptisé ne suffit, certes, pas. Il s'agit d'un état d'esprit, d'une culture, l'aboutissement sans doute, d'un long cheminement conduisant de la pratique culturelle de la religion à son enracinement culturel, lorsque culture signifie, forgés sur de longs siècles, mode de vie d'une communauté, manières communes de sentir, de penser et d'agir.

Dans son beau livre : **Les lignes de faîte du Moyen Age**, **Léopold Gênicot** répond admirablement bien à la question. « Annoncer aux païens l'Evangile et les baptiser, dit-il, ce n'est là qu'un début. Il faut encore les « christianiser », au sens profond du terme, c'est-à-dire, modifier radicalement leur être. Christianiser, en effet, consiste moins en la récitation de formules, l'observation de rites, et même l'adhésion intellectuelle à des dogmes, qu'une disposition de l'esprit ». L. Gênicot, 1987. Et plus loin : Et l'on n'est pas encore chrétien quand on déclare, même publiquement, croire à la doctrine du Christ, mais seulement quand, spontanément, on agit comme le Christ, ou du moins, car le « vieil homme » ne meurt jamais tout entier, quand, sincèrement et sans se lasser, on s'essaie à suivre l'exemple du Christ ». (L. Gênicot., bid).

Tendu vers un idéal de vie, le Chrétien s'engage dans la voie de l'excellence. Ce qui suppose un terrible arrachement de soi à soi de tous les jours. Car le « vieil homme » résiste. S'ils sont un excellent support, l'enthousiasme, la ferveur, les élans du cœur par quoi se signalent nos Eglises locales, ils ne suffisent cependant pas pour aller jusqu'au bout de ce sentier terriblement montueux. Avec des efforts constants de volonté de bien, il faut encore la patience, l'expérience, et, sans doute, l'épaisseur de l'Histoire pour forger une mentalité chrétienne ; pour résister et faire